

La Fiancée Céleste et le Chaman Honteux Terrestre

Notes à propos d'un hymne mexicain ¹

Hans DIETSCHY

«Oztomecatl Xochiquetzal quimama»: la déesse Xochiquetzal «domine»-t-elle le marchand-aventurier – signification métaphorique du mot «porter» (*mama*) –, comme Seler l'a pensé (1904: 1070) en interprétant ce passage du fameux chant quatorze de la collection de vingt hymnes mexicains archaïques rassemblés par le Fr. franciscain Bernardino de Sahagún? Ou bien faut-il traduire littéralement avec Garibay (1958, 170): «Le marchand-aventurier porte Xochiquetzal sur son dos», bien que cette construction syntaxique ne soit pas habituelle ²?

Dans les pages qui suivent, nous proposons une nouvelle lecture mot à mot, complétée par des remarques concernant le contexte littéraire et culturel qui aideront à préciser la portée sémantique du texte. Pour faciliter une lecture finale, nous présentons les phrases (1-21) en suggérant trois rubriques que le lecteur lui-même pourra combiner verticalement: I événements, II personnages (et prédicats éventuels), III temps et lieu.

Les vingt hymnes mexicains rassemblés par Sahagún à Tepepulco dans la région d'Acolhuacan-Tetzaco entre 1558 et 1561 (Nicolau d'Olwer 1952, 45; Nicholson 1973, 207, 210-212) ont été finalement insérés en annexe au deuxième Livre de son «Histoire des Choses de la Nouvelle Espagne» (Sah. II, App. 12). Ici, nous citerons les passages de Sahagún en n'indiquant que le chapitre du Livre de l'«Histoire», plutôt que de nous arrêter à une quelconque édition et rédaction des Codices Matritenses et Florentinus.

Introduction antiphonaire du poète

1. La fleur, mon cœur (II) se trouve éclore (I), ah!

xochitl no-yollo cuepon-ti-mani a

La mère Déesse et la jeune fille Déesse au Ciel Nocturne

2. Elle (II), vers minuit (III), est déjà arrivée (I), elle «Notre Mère» (II). Déjà est arrivée (I), elle, la divinité, la «Divinité Immondices» (II), ah!

ie tlaco-yoalle i(e)-ecoc ie to-nan i(e) ecoc ie teutl tlacol-teutl a

3. (Elle) est née (I), la «Divinité Epi de Maïs» (II) dans sa maison, d'où l'on descend dans la nuit, (au lieu) où la fleur est debout (III), (née) le jour «1 fleur» (= son nom de naissance).

o-tlalat-qui cen-teutl tami-yoan-i-chan in xochitl-icac-(c)a(n) i(n) ce xochitl

4. (Elle) est née (I), la «Divinité Epi de Maïs» (II), (au lieu) où (il y a) eau et brume, où les enfants sont faits, lieu (qui est) riche en poissons-jade (III),

o-tlalat-qui cen-teutl atl-i-ayau-can i(n) tlacapilla-chiua-lo-ia(n) chalchi-mich-ua-can

(Long répons)

L'aurore au ciel

5. Oh, déjà va briller (le soleil) le jour commence à poindre (III), ah!

o ya tla-tona-z-qui tlau-izcall-eua (a)ya

6. Et (déjà) sucent (I), ah, les différentes spatules (= oiseaux cigogniformes) (II), (là) où la fleur est debout (III).

luan tla-chichina (a)ya nepapan quechol xochitl-icac-(c)a(n)

(Long répons)

Le fiancé est prêt sur la terre

7. Sur la terre (III) tu t'étais dressé (I) tout près de la place du marché (III). «Ah, (c'est) moi, la personne, ah, moi, «Jumeau Dressé» (II), ah!»

tlalpan ti-mo-quetz-ca tianquiz-nauaqui a ntlacatl a ni-quetzal-coatl a

(Long répons)

Les spatules descendent sur la terre. comme les morts

8. Que déjà on soit content (I) près de l'arbre aux fleurs (III): les différentes spatules (II), que déjà (soient contentes) (I) les spatules (II).

ma ya auia-lo xochin-quauitl itlan i(n) nepapan quecholli ma ya in quecholli

¹ Ce petit essai a été rédigé en hommage au professeur Gerdt Kutscher, décédé depuis, aux côtés de qui l'auteur avait suivi, en 1933, un cours d'introduction à la langue aztèque par Walter Lehmann.

² Si l'objet est nommé (ou imaginé) avant ou après le verbe, celui-ci est précédé de «c», «qui». Cette particule indiquant l'objet suit en général immédiatement le sujet. Mais cf. p.e. Sahagún II, 23: «L'épi de maïs... le portaient, (elles) les jeunes-filles» (in cintli... quin-mama-ti-a ichpopochti).

9. Ecoutez-là! Elle parle (I), ah, notre divinité (II). Ecoutez-la! Elle parle (I), ah, la spatule (II).

xi-c-caquican tlatoa (a)ya in to-te(o)uh xi-c-caquican tlatoa (a)ya i(n) quechol

10. (N'est-ce pas) peut-être lui, notre mort (= un mort) (II) (qui) souffle (sonne)? (I) N'est-ce pas) peut-être lui (II) (qui) va être chassé à la sarbacane? (I) Oh!

a mach yeua to-mic-(c)auh tlapitza a mach yeua tlacaluaz (-tlaça-ui-az) ova

(Long répons)

Les spatules apportent fertilité au ciel

11. «Aussitôt je l'accomplirai déjà (ou: je l'éventerai ³) (I), ma fleur, ah, la fleur (rouge) de notre subsistance et encore la fleur (blanche) (qui sent) le maïs grillé ⁴ (II), ah (là) où la fleur est debout (III).

ça ni-qui-y-ecau-i-z-ca (ni-qui-eezcaui-z) no-xoch a to-naca-xochitl i(n) ie izqqui-xochitl a xochitl-icac-(c)a(n)

(Bref répons)

La lutte entre nuit et jour au ciel

12. Il joue à la paume, il joue à la paume (I), le «Vieux Double» (II). Sur le jeu de paume magique (caché) (III), il joue déjà (I), le «Double» (II), originaire du pays des jades (III). Regardez-le! (I)

ollama ollama uuiê xolotl naual-(t)lach-co ollama ya xolotl chalchiuh-ecatli xi-qu-itta

13. Peut-être (celui-là) se met déjà (I), le «Petit Prince» (II), dans la maison de la nuit, dans la maison de la nuit (III).

mach o ya mo-teca pil-tzin-tecutli yoan-chan yoan-chan

14. Oh mon petit, oh mon petit (II), avec des plumes jaunes tu t'enduis (I).

pil-tzintlé pil-tzintlé toç-iui-tica ti-mo-potonia

15. Sur le jeu de paume (III) tu t'établis (I) dans la maison de la nuit, dans la maison de la nuit (III).

tlach-co ti-mo-tlalli yoan-chan yoan-chan

La marche du fiancé honteux vers le mariage sacré avec la fiancée céleste

16. Le marchand-aventurier, ah, le marchand-aventurier, ah (II): «Fleur dressé» (II), il la porte sur son dos (I), (celui qui) domine Cholula (II).

oztomecatl ayaue oztomecatl a xochi-quetzal qui-mama on-tlatoa cholollan

(Bref répons)

17. «Oh, déjà mon cœur craint, oh, déjà mon cœur craint (I).

o ye maui no-yol o ye maui no-yol

18. (car) déjà arriva (I) la «Divinité Epi de Maïs»! (II)

y(e) ecoc cen-teutl

19. Eh bien, tu allais (donc) (I) vers (moi), (vers) le prêtre «Jumeau Dressé», (vers) le marchand-aventurier, le possesseur d'écrevisses (d'or) (ou: dont les marchandises sont des colliers à pendeloque plate d'or ⁵), sont des goupilles d'oreilles (garnies de) turquoise, dont les marchandises sont des bracelets (garnis de) turquoise (II)».

ma ⁶ ti-ui-a «obispo» (= quetzalcoatli-tlama-cazqui) oztomecatl chacal-ua xiuh-nacochtla i-teamic xi(uh)-ma-quiztla i-teamic

(Bref répons)

Le mariage sacré

20. Le coucheur, le coucheur (II) se couche plus d'une fois (avec la femme) (I).

cochina cochina co-cochi

21. «Déjà, je la tournai avec la main par là (I), oui, (je tournai) la femme (II), moi, le coucheur (II)».

ye ni-c-ma-ololo nican i(n) ye ciuatl ni-cochina
(Bref répons)

Remarques concernant le contexte

Le chant quatre de la même collection (Sahagún II, App. 12) présente la Déesse-Mère en des termes presque identiques à ceux de notre phrase 1: «La fleur jaune est déjà éclos. Elle, «Notre Mère» (au) divin masque (fait de peau de) cuisse: ton lieu de sortie (est) le lieu d'où l'on descend» (*cozauc xochitla o-ya-cuepon-ca yeua to-nan a teu-me-xaue mo-quiz-i-can ta-moan-chan*), phrase qui se répète avec «fleur blanche» (*iztac xochitla*). C'est pourquoi Seler (1904, 1064) interprète l'introduction de notre chant comme indication de la naissance qui s'ensuit. Garibay (1958, 156) a des raisons pour la proposer comme prélude du poète.

Le chant neuf, toujours dans cette collection d'hymnes, traitant de Xochiquetzal, la fait sortir du lieu d'eau et de brume (*atl-ayau-can*), de la maison de la rive d'où on descend (*ten-cal iuan tamoan-chan*), c'est-à-dire du même lieu où,

⁵ D'après Sahagún (IX, 1), sous le 3^e roi de Tlatelolco «apparurent («nez») dans le commerce («pochteca-yotl») le labret d'or («in teocuitla-ten-tetl») et la goupille d'oreilles en or («iuan teocuitla-nacochtli») et l'anneau pour la main («iuan ma-xitlaxtli») et le collier à pendeloque plate d'or («iuan chaiauac cozcatl / teocuitlatl») et de fines turquoises («iuan teo-xiuitl»), ainsi que, entre autres, la spatule rose («teo-quechol»). Peut-être «chacalua» est-il fautivement écrit pour «chaiauac», vu ce contexte.

⁶ Nous conjecturons le terme «ma» = particula del aviativo (Molina).

³ La première conjecture est de Seler, la seconde de Garibay.

⁴ *Richardia africana* et *Beurreria huanita* (Garibay 1958 165). Les deux fleurs (Sahagún XI, 7 § 5, § 9) proviennent de la tierra templada (Seler 1904, 1068), la seconde appartient à Xochiquetzal.

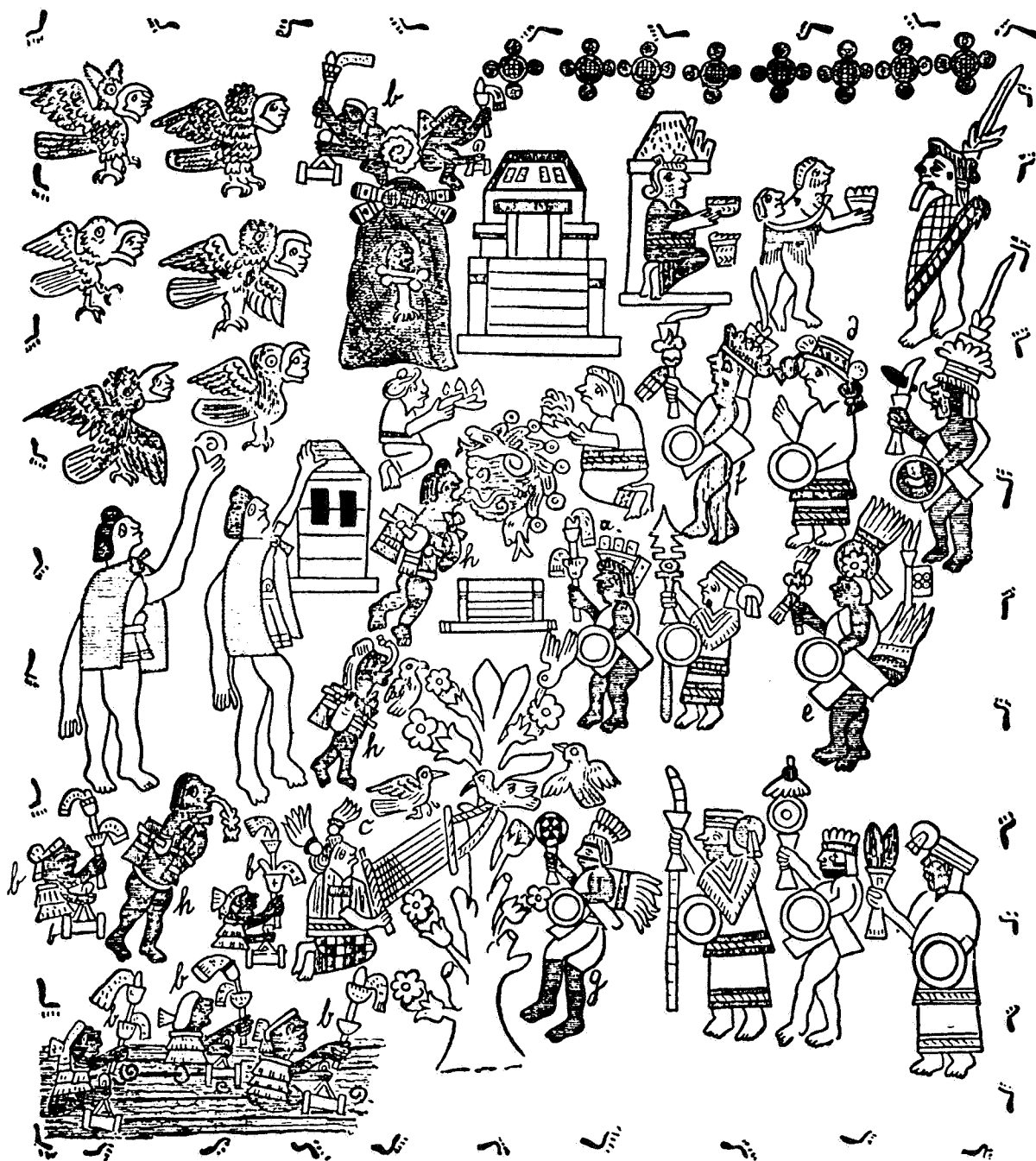


Fig. 1. Illustration du manuscrit de la Biblioteca del Palacio représentant la fête Atamalqualiztli.

selon notre chant, est née la «Divinité Epi de Maïs» (phrases 2-4), apparemment un lieu riverain. Xochiquetzal serait-elle identique à Cinteotl?

C'est le moment d'expliquer pourquoi nous traduisons «Cin-teotl» littéralement et sans genre grammatical («dieu» ou «déesse») qui n'existe pas en aztèque: Garibay (1958, 72, 75, 104, 157, 189) comme Lamp (1979, 24-33) soulignent avec raison que les divinités mexicaines n'ont souvent pas de sexe précis, qu'elles changent parfois de sexe ou participent des deux sexes.

Ceci vaut tout particulièrement pour Cinteotl, et nous verrons pourquoi ce fait est important pour nous. Comme le titre (Sahagún) l'indique, notre hymne est chanté lors d'une fête spéciale: «C'est le chant qu'on entonnait tous les huit ans pendant qu'on mangeait des boulettes (de maïs uniquement cuites dans) l'eau», c'est-à-dire sans ingrédients (*izcatqui in cuicatl chicue-xiuh-tica m-eua-ia in iquac a-tamal-qua-lo-ia*).

Cette fête Atamalqualiztli (Sahagún II, App. 2) avait lieu le 14^e «mois» Quecholli (première moi-

tié de novembre), parfois déjà le 13^e «mois» Tepeilhuitl (seconde moitié d'octobre). Après sept jours de jeûne, «dansaient très nombreuses les divinités» (*cenca muchintin m-itotia-ia in teteuh*). C'est pourquoi une des désignations de la cérémonie était «On dansait (déguisé en) divinité» (*teu-itoti-lo-ia*). «Et là apparaissent tous (*yoan ixquich uncan ual-neci-a*), les colibris (*uitzitzilli*), papillons (*papalotl*), bourdons (*xicotli*), mouches (*çaiolin*), oiseaux (*tototl*), escarbots (*temolli*), scarabées (*teocuitla-ololo*). Et de même s'apportaient quelques-uns dans (le masque) (*auh no cequintin in ipan mo-quix-tia-ia*) du sommeil (ou: du coucher) dont les colliers (étaient faits) de boulettes (de maïs mêlé de) fruits ou bien (faits) de viande d'oiseaux (*in cochiztli, in i-xocotamal-cozqui ioan tototl-nacatl-cozqui*)». Le texte espagnol tente d'expliquer ce passage important pour nous: le masque porte une personne «endormie» sur le dos, disant que c'était «le sommeil». Nous verrons que cette paraphrase est ambiguë.

L'énumération des masques continue avec les pauvres, les vendeurs de légumes et de bois, les lépreux, les oiseaux nocturnes. La suite parle d'une danse pendant laquelle des Mazatèques (habitants de Mazapan, quartier au sud-est de Tenochtitlan selon Garibay 1958, 156) avalent des serpents et grenouilles. Ce carnaval dure deux jours, après quoi on recommence à manger. La signification de la fête Atamalqualiztli est indiquée en ces termes: «Par ce moyen allait reposer la subsistance» (*ic mo-ceui-ti-ua in to-nacayotl*).

L'illustration du manuscrit de la Biblioteca del Palacio (reproduite p.e. par Seler 1927, 251) (voir fig. 1) montre ce foisonnement de dieux: il y a, à gauche, les masques d'oiseaux, les petites divinités des montagnes et de la pluie (*tepic-toton*), dont les «mois» étaient justement le Tepe-ilhuitl et le Quecholli, et en outre les Mazatèques en file avalant des serpents.

En bas, Xochiquetzal est agenouillée et tisse, son métier étant fixé à un arbre en fleurs. Elle apparaît comme la personne la plus importante. A droite, il y a Tezcatlipoca, Xiuhtecutli, Tlaloc, Xochipilli, Tezcatzoncatl, Chicomecoatl, Xilonen, Chalchiuhtlicue, etc., des divinités du Panthéon. La scène la plus intéressante pour nous est à droite en haut. Là, on voit «le sommeil» ou «coucher», un homme portant une personne sur son dos. Il vient d'une femme agenouillée dans une maison et qui a les cheveux tournés en deux coques et qui pourrait être Xochiquetzal ou une courtisane — un homme se dirigeant vers le dieu des marchands, Iacatecutli, vêtu de son «habit en filet bleu-turquoise» (*xiuh-tlalpilli*, cf. Sahagún I, 19).

Avant de relever ce fil du «coucher» qui nous aidera à élucider les phrases 16-21 de notre chant, considérons l'apparition des oiseaux pendant l'Atamalqualiztli. Ils nous rappellent les phrases 6 et 8-10 ainsi que le texte bien connu de Sahagún (III, App. 3) où sont décrits les trois lieux des morts. Le troisième endroit des morts y est présenté comme «la maison du soleil dans le ciel» (*in i-chan tonatihu ilhuicac*) où vont «les guerriers morts» (*in yao-miqui*). «Et après que quatre ans furent passés (*auh in iquac o-nau-xiuh-ti-quê*), ils se transforment (*niman ic mo-cuepa*) en précieux oiseaux (*tlaço-totomê*), colibri

(*huitziltli*), oiseau-fleur (*xochi-tototl*), oiseau jaune sillonné en noir autour de l'œil (*toto-coztli m-ix-te-tlil-como-lo*), papillon (blanc comme une) craie (*tiça-papalotl*), papillon (comme couvert de) duvet (*iui-papalotl*), papillon (grand comme un) vase en calabasse (*xical-tecon-papalotl*). Ils sucent là-haut chez eux (*tla-chichina in umpa in i-nonolian*), et encore par ici, sur la terre, ils viennent (*yoan in nican tlat-ticpac ual-ui*), ils viennent sucer toutes les fleurs variées (*in qui-ual-chichina in ixquich nepapan xochitl*).»

Il est évident que les colibris et les papillons de l'Atamalqualiztli rappellent ces morts qui viennent sucer le miel sur la terre. Les autres animaux sont plutôt carnavalesques, comme le sont aussi les «colliers» du «coucher», si nous les comparons aux bijoux du marchand de notre chant (phrase 19). Quant aux oiseaux «quechol» (phrases 6, 8-10), il ressort clairement du texte (phrase 10) qu'ils sont équivalents aux morts transformés en oiseaux. Garibay (1958, 161) les définit comme des petits oiseaux rouge-feu non spécifiés et traduit «rouges-gorges». Mais est-ce que ce sont des oiseaux qui sucent des fleurs en volant comme les Trochilidés? Outre la spatule rouge feu ou «divin» (*tlauh-quechol, teo-quechol*) qu'il décrit admirablement comme d'apparence rouge feu «blanchâtre» (*tla-(i)ztal-eua-ltic*), c'est-à-dire rose, ayant un bec plat (*tem-patlauac*) et qui habite près de l'eau (*a-tlan chan-ê*), l'informateur de Sahagún (XI, 2) ne mentionne que le momot à sourcil bleu-turquoise (*xiuh-quechol, xiuh-pal-quechol*) comme autre «quechol». Mais encore suce-t-il du miel? On objectera que la spatule rose (*Ajaja ajaja*) ne suce pas non plus — ce qui reste à voir. En effet, cet oiseau paludicole cherche sa nourriture en triant l'eau fangeuse avec son bec. Toutefois, il se comporte en quelque sorte comme un suceur, encore qu'il ne s'agisse pas de fleurs, c'est exact. Son vol en outre peut se comparer à celui des colibris: il vole constamment à tire-d'aile. Enfin, «différents cous mobiles» (*nepapan quech-olli*) sont observables en même temps: spatules roses, cigognes et hérons couvent ensemble (Austin 1961, 60, 168; Grassé 1950, 668; Kumerloeve 1968, 229 s., 235). En se souvenant du paysage de Tamoanchan (phrase 4) où la brume plane sur les eaux riches en poissons-jade, on pourrait s'attendre à des oiseaux aquatiques qui représentent les morts.

Nous avons une raison de plus de garder la traduction de Seler (1904, 1066). Le remplacement des colibris par des spatules roses pourrait avoir son origine dans une tradition de Cholula (phrase 16), donc de la région où Quetzalcoatl, roi-prêtre et prototype des expatriés, a été tout spécialement vénéré. La tradition veut (Sahagún III, 3) que des oiseaux d'origine tropicale aient vécu autrefois à Tollan, sur les haut-plateaux: «Et tous y vécurent (*auh ixquich nen-ca*) les oiseaux précieux (*in tlaço-tototl*), l'oiseau bleu-turquoise (*i xiuh-tototl* = Cotinga), l'oiseau à plume (verte) dressée (*quetzal-tototl* = *Pharomacrus*), le troupial jaune (*i çaquán*)⁷, la spatule rouge feu (*in*

⁷ Icterus abeillei (Sahagún XI, 2).

tlauh-quechol).» Lorsque Quetzalcoatl doit quitter Tollan (Sahagún III, 12), «il envoie ces mêmes oiseaux (le troupial manque par hasard) en avant-garde (*muchintin achtopa qui-m-ia*); devant (lui) ils font chemin vers le littoral, ils le visitent (*ixpan on-ot-ia-quê anauac-pa, itztia-quê*).» La partie nord de ce qui «avait été le lieu d'adoration de celui qui était leur prêtre nommé «Jumeau Dressé» (*in i-tla-teu-mati-an catca in in teupixcauh catca in i-toca quetzalcoatli*)» était d'ailleurs rouge «comme la spatule rouge feu (*in iuhqui tlauh-quechol*)», et cette maison «était située tout près de l'eau (*ca a-tlan in icac*)... au-dessus de là où commence à sortir le grand eau, le fleuve (*ipan quiz-ti-(i)cac in uei atl, in atoiatl*)» près de Tollan, où se trouvait «son lieu de bains (*in-i-ne-altia-ian*)» nommé «près de l'eau verte-jade (*chalchiuh-a-pan*)». Ceci rappelle le pays des eaux Tamoanchan.

Notre chant ne relie d'ailleurs la spatule rose qu'aux morts. Celle-ci est d'abord présentée «à l'aube» (phrase 5), et il est significatif (Sahagún I, 33) que le dieu solaire «Prince fleur» (*xochi-pilli*) porte «son casque (de plumes) de la spatule rouge feu (*i-tlauh-quechol-tzoncal*)»: Sahagún (IX, 21) ne mentionne-t-il pas parmi les plumes qu'aimaient utiliser les artisans plumassiers, celles «de la spatule rouge feu au bec comprimé (*ie yacapach-io tlauh-quechol*)»?

Mais revenons un moment à Quetzalcoatl évoqué respectivement, dans notre chant, comme «personne» terrestre (phrase 7) et selon notre avis comme prototype des prêtres (phrase 19): Sahagún ou son informateur a cru devoir supprimer un terme aztèque, le remplaçant par «évêque». Il s'agit en tout cas d'un prêtre aztèque, et de plus d'un prêtre haut placé (évêque!). La carrière des prêtres est décrite par l'informateur de Sahagún (III, App. 9) comme suit: «petit serviteur» (*tlamacazon* = acolyte dans le texte espagnol), «serviteur» = sacrificateur (*tlamacazqi* = «diacre»), «vendeur de feu» = encenseur (*tle-namacac*, «prêtre») et enfin au sommet «celui qui s'appelle «Jumeau Dressé» (*in m-itoa quetzal-coatl*)». Il y avait (Sahagún III, App. 9) deux de ces «grands serviteurs» (*ueiuei tlamacazqué*), celui de «Notre Seigneur» (*to-tecu tlamacazqui*) et celui du dieu de la pluie (*tlaloc tlamacazqui*). «On les nommait tous les deux «Jumeau Dressé» (*qui-tlatocaiot-ia quetzal-coatl*)». Le premier appartenait à «Colibri Gauche» (*itech poui-a uitzil-opuchtli*), le second «au Seigneur du domaine de la pluie (*in tlalocan tecutli, in quiauitl*)», et «ils étaient tout à fait égaux (*iniquê i çan uel neneuhquê*)».

Notons enfin, avant de poursuivre la trame du «coucheur», que Quetzalcoatl de Tollan, le prêtre modèle, a eu le renom d'être célibataire et «caché» (Sahagún III, 3), ceci aux deux acceptions du terme: en agissant «clandestinement (*naual*)» comme «grand sorcier (*uei naualli*)» ou chaman et en étant confiné: «On dit qu'il habitait tout à fait caché (*quil çan tla-pachih-t-oc-a*), il habitait le visage tout à fait caché (*çan ix-tla-pachih-t-oc-a*) et on dit qu'il était insensé (*ioan quil a-tlaca-cem ellê catca* = littéralement «inhumain dans l'ensemble de son foie»)). Il fut donc «a wounded surgeon», selon l'expression du poète T. S. Eliot.

Cérémonies de mariage

Passons maintenant à «la personne qui porte quelqu'un sur son dos (*temama-ni*)», désignation possible du masque «le coucheur (*cochiztli*)» de l'Atamalqualiztli qui rappelle le «coucheur (*cochi-ni*)» de notre chant (phrases 16, 20-21) – traduction choisie avec raison par Garibay (1958, 172). L'informateur de Sahagún (VI, 23) et Motolinia 1903, 260 ss.)⁸ nous décrivent longuement les cérémonies de mariage, au cours desquelles, le moment venu au crépuscule, «viennent déjà les possesseurs (= parents) du jeune homme (fiancé) (*niman ie ic uitz-ê in telpuch-ê-quê*) pour prendre la belle-fille (*in c-ana-z-quê in ciua-montli*), pourtant toutes des vieilles femmes (*çan much iehuantin in ilamatquê*). On part vers la maison du fiancé. «Et une femme bien forte dont c'était le travail de la porter sur son dos (*auh ce i-tequiuh catca in ciuatl in ic chicauac in qui-mama-z*) prend ensuite un habit noir aux deux bouts («aux oreilles») (*niman ie ic c-on-nacaz-ana in ttil-quemittl*), la belle-fille s'agenouille là-dessus (*ipan om-mo-tlanqua-quetza in ciua-montli*), puis (la femme forte) la prend sur son dos (*niman ie ic c-on-mama*). On allume les flambeaux (*tle-pilli*), «pour faire apparaître que déjà elle est apportée au lieu des possesseurs (= parents) de l'homme (*ic nez-tiuh in ie uic-o i-oquich-ua-can*)». «Toutes les parentes (littéralement: qui ont le cœur en commun) de la femme (*auh in ixquichtin i-ua(n)-yol quê ciuatl*)» l'entourent. Lorsque le cortège est arrivé à la maison de l'homme (*i-chan oquichtli*), «ils la placent en face du foyer (*niman ie ic no c-on-talia in i-ochquich-ui in uncan tle-cuil-ixquac*), et ils sont déjà ensemble (*auh in ie neuan caté*)... Et les «marieuses» «nouent» ensuite l'un avec l'autre (*auh in titici niman ie ic quin-ne-tech-ilpia*): elles prennent le manteau de l'homme à un bout (*c-on-nacaz-ana in i-tilma oquichtli*) et approchent de même la chemise de la femme (*no-c-on-tinia in uipil ciuatl*), puis elles «nouent» l'un avec l'autre (*niman c-on-ne-tech-ilpia*). Les marieuses les introduisent dans la maison, dans une chambre de garde (*in tleco-pa*), les enferment (*quim-on-tzaquê*) et les gardent (*qu-ixpiz-to-quê*). Mais le mariage n'est pas encore consommé: après quatre jours (*o-acic nau-ilhuittl*) d'attente, leur natte est dressée au milieu de la cour. «Ensuite, ils placent la natte là où vraiment ils iront se coucher (*çatepan c-on-teca in petlatl in canin uel cochi-z-quê*). Ils vont ensemble prendre un bain à l'étuve (*temazcalli*), un prêtre jetant sur eux de l'eau.

On retrouve dans le Codex Mendoza (61) l'illustration (reproduite p.e. par Soustelle 1955, 205) de la «porteuse d'une personne (*te-mamani*)» qui y est décrite comme «artisanne (*amanteca*)» avec la bru sur son dos, entourée de porte-flambeaux féminins (voir fig. 2). Au-dessus on voit le «nouement (*ne-tech-ilpicacayotl*)» des nouveaux-mariés.

⁸ Cf. Soustelle 1955, 203-209.

Sans pouvoir entrer dans les détails, il me faut adjoindre une scène d'une frappante ressemblance avec les textes cités et avec l'illustration du Codex Mendoza – scène qui est dépeinte dans le Codex Nuttall mixtèque datant de 1330 (page 19a) (voir fig. 3). Il y est question du XI^e siècle. Nuttall elle-même l'a rapprochée des cérémonies de mariage aztèques (Nuttall 1902, 31). Dans la grande montagne qui a la forme du glyphe «Colhuacan» utilisé pour indiquer Cuilapan dans l'Etat d'Oaxaca (Chadwick 1971, 489 et 484, fig. 5), on distingue un prêtre «6 eau», son petit sac d'encens (*ye-quachtli*) au poignet gauche. Il marche avec le bâton de voyageur (*otla-topilli*: Sahagún I, 19, IX, 3) des marchands – et du dieu des marchands – dans sa main droite et il porte une femme (sans nom) sur son dos, il est donc un «porteur de personnes (*te-mama-ni*)». Derrière lui se trouve sur le même chemin un porte-flambeau; devant lui un cortège d'autres personnages qui se dirige vers une sorte de couple sous laquelle un couple – Seigneur «12 vent» et Dame «3 couteau de silex» – est accroupi nu. Deux prêtresses versent de l'eau sur eux. Il s'agit évidemment du bain des nouveaux-mariés dans l'étuve. Au-dessus, les deux personnages sont représentés dans un palais avec une draperie devant eux qui, dans les manuscrits, indique une union sexuelle. Ce n'est donc pas une forte ouvrière (*amanteca*) qui porte une fiancée, mais un «marchand-aventurier». En tout cas: le marchand *te-mama-ni* évoque un mariage.

Qu'un *te-mama-ni* ait pu suggérer aux anciens mexicains une union sexuelle imminente, l'attestation en est une scène fameuse pendant les cérémonies de la fête «Balayer le Chemin» (*Ochpaniztli*: Sahagún II, 30). Pour éviter que la femme déguisée en «Mère des Dieux» (*Teteo-in-nan*) et qui devait être sacrifiée ne s'attristât pas, c'est-à-dire pour qu'elle ne sache pas qu'elle allait mourir, on lui disait: «Ma chère fille (*no-pochtzin*), le Seigneur Motecuzoma viendra s'emparer de toi (*mo-te(ch)-tzinco aci-z in tlatoani Motecuzoma*), aie beaucoup de joie (*ma xi-mo-papac-tzin-o*)». Notons en passant que le fornicateur est appelé «celui qui s'empare (d'une femme) (*mo-te-tzinco-uiani*)». La décapitation se déroulait dans un silence complet: «Et lorsqu'ils l'avaient menée là où elle devrait mourir (*auh in o-c-on-a-xitiquê oncan miqui-z*), alors ils viennent la saisir (*niman ic qui-ual-ana*), tout de suite ils la posent sur le dos de quelqu'un (*çan te-cuitla-pan in c-on-teca*)⁹, ensuite ils vont vite lui couper le cou (*niman ic qui-ual-quech-coton-ti-uetzi*). Un autre texte dit (Sahagún II, 27): «Et on appelait (les femmes) qui mouraient sur le dos «qui ont le dos» (*auh in i-cuitla-pan mic-ua-ia mo-tocaio-ti-a tepotz-ua*)».

Quoiqu'il en soit, le prêtre-marchand du Codex Nuttall équivaut sans doute au marchand-aventurier de notre chant (phrases 16-21). Les termes appariés «pochteca, oztomeca», désignant les

grands marchands, sont bien connus (Sahagún IX 2, 3). *Poch-tlan* («près du ceiba = Bombax ceiba, cf. Garibay 1958, 141) était un des sept quartiers (*calpul-pan*: Sahagún IX, 3) de Tlatelolco (cf. Seler 1904, 1105). D'après ce quartier, les marchands s'appelaient Pochtèques, «habitants de Pochtlan». *Oztomecatl*, d'autre part, voudrait dire «habitant de *Oz-to-man* (= «où il y a des cavernes»)). Seler indique (1904, 1070) qu'on trouve dans le Codex Mendoza des références à deux Oztoman dont l'un est situé à l'ouest de Mexico-City à côté de Xocotitlan, c'est-à-dire dans la région des Mazaua, l'autre dans l'Etat de Guerrero. Il ne s'agirait donc pas d'un quartier de la capitale, mais d'un lieu lointain. En effet, Sahagún (X, 16) nous dit: «L'Ostomèque est un marchand cheminant, faisant chemin, cheminant, cheminant avec zèle (*in oztomecatl ca puchtecatl nenemi-ni, tla-otla-toc-tia-ni, nenen-qui, tla-nenemi-tia-ni*)». Les Oztomèques sont même à l'origine d'un terme «faire commerce» (*oztomecatl*): «Les marchands vont faire commerce, vont cheminer en maîtres (*pochteca inic on-oztomecatl, on-tecu-nenemi*: Sahagún IX, 2)».

D'autres termes caractéristiques sont: «marchands qui s'en vont (*pochteca i-ia-quê*)», «marchands qui entrent dans le littoral (*oztomeca anauac calaqui-ni*: Sahagún I, 19)», «marchands déguisés (ou cachés) (*naual-oztomeca*: Sahagún IX, 2)».

Or, après avoir décrit (Sahagún IX, 2-4) les voyages des marchands au littoral du Golfe (*Anauac Xicalanco*) et du Pacifique (*Anauac Ayotlan*), l'informateur de Sahagún nous explique (IX, 5) pourquoi les «Pochtèques» ont été nommés «Oztomèques déguisés (*auh izcatqui in o-moteneuh inic m-itoa naual-oztomeca*)». «Lorsque les marchands entraient dans Tzinacatlan («près de la chauve-souris») (*in iquac calac-quê in tzinacatlan in pochteca*), les Tzinantèques n'avaient pas encore été conquis (*in aiamo peu-lo tzinanca-tecal*)». Les marchands se déguisaient alors, se coiffaient et se peignaient à la façon des Tzinantèques, Cimantèques, Otomi, Chontal du Guerrero – si on tient compte du contexte historique on voit qu'il ne s'agit pas des Chontal du Guatemala, comme on l'a cru longtemps –, «ils faisaient donc continuellement commerce clandestin (*inic o-naual-ozcometcat-ti-tinen-ca*)». A l'époque coloniale encore se trouvait un Zinacantepec dans la région de Toluca. Les Otomi et les Chontal du Guerrero laissent supposer la même direction. Dans le Nord du Guerrero était située Oztuma, la grande ville des Chontal conquise par Motecuzoma I^{er} (1440-1471) et transformée par les Aztèques en forteresse à la frontière tarasque (Harvey 1971, 603, 608, 609). Nous pouvons donc suivre Seler (l.c.) et suggérer que – pour emprunter un terme anglais du 16^e siècle – «the Mystery Company and Fellowship of Merchant Adventurers for Discovery of unknown Lands» des Aztèques tira son nom de cette ville Oztuma (*Oztoman*).

Le dieu de ces «marchands qui s'en vont (*pochteca i-ia-quê*)» s'appelait «Seigneur de ceux qui s'en vont (*i-ia-ca-tecutli*: Sahagún I, 19; cf. Garibay 1958, 204)». Outre ce nom nous trouvons deux synonymes (Sahagún I, 19; IX, 3): «Nez Long (ou Pointu) (*Yaca-pitzauac*)» et «Coucheur (*Co-*

⁹ Le texte espagnol ajoute: «épaule contre épaule» ce qui ne ressort pas du texte aztèque. Ajoutons que selon le Codex Borbonicus lors de la fête Ochpaniztli le Dieu Soleil engendre avec Tlaçolteotl la divinité Cinteotl («Epi de maïs»).



Fig. 2. Illustration du Codex Mendoza représentant «la porteuse d'une personne» et le «nouement» des nouveaux-mariés.

chim-etl)» ou même «Grand Coucheur (*Cocochim-etl*)». Seler (1904, 1070) relève l'équivalence *cochina/cochini/cochimetl*, sans en tirer de conclusion pour notre chant (phrases 20-21), parce qu'il ne prend pas en considération la double connotation du verbe *cochi*: «dormir» et «coucher avec quelqu'un». Anderson et Dibble (1951) suivent Seler. C'est Garibay (1958, 172) qui le premier a fait valoir le fait que le vocabulaire de Molina (1571) donne *itlan ni-cochi* («je couche avec une femme») et que dans les textes recueillis par Sahagún, les expressions *ciua-cochi* («coucher avec une femme») et *oquich-cochi* («coucher avec un homme») ne sont pas rares, surtout dans

le contexte du jeûne (Sahagún I, 14, 21; II, 24, 33, 34; III, 2). Outre le «Coucheur» et «Le Nez Pointu», une autre série d'énumération de synonymes du Dieu Marchand (Sahagún I, 19) produit trois autres synonymes, la version espagnole prétendant que toute la série de ces cinq noms désigne une sœur et quatre frères de Iiacatecutli: «Sept Pluie» (*Chicon-quiauitl*) ou «Femme originaire du lieu situé au bord d'une cavité (*chalmeca-ciualt*)»¹⁰. «Celui qui prend le sapin (*Axco-*

¹⁰ Cf. Garibay 1958, 140.

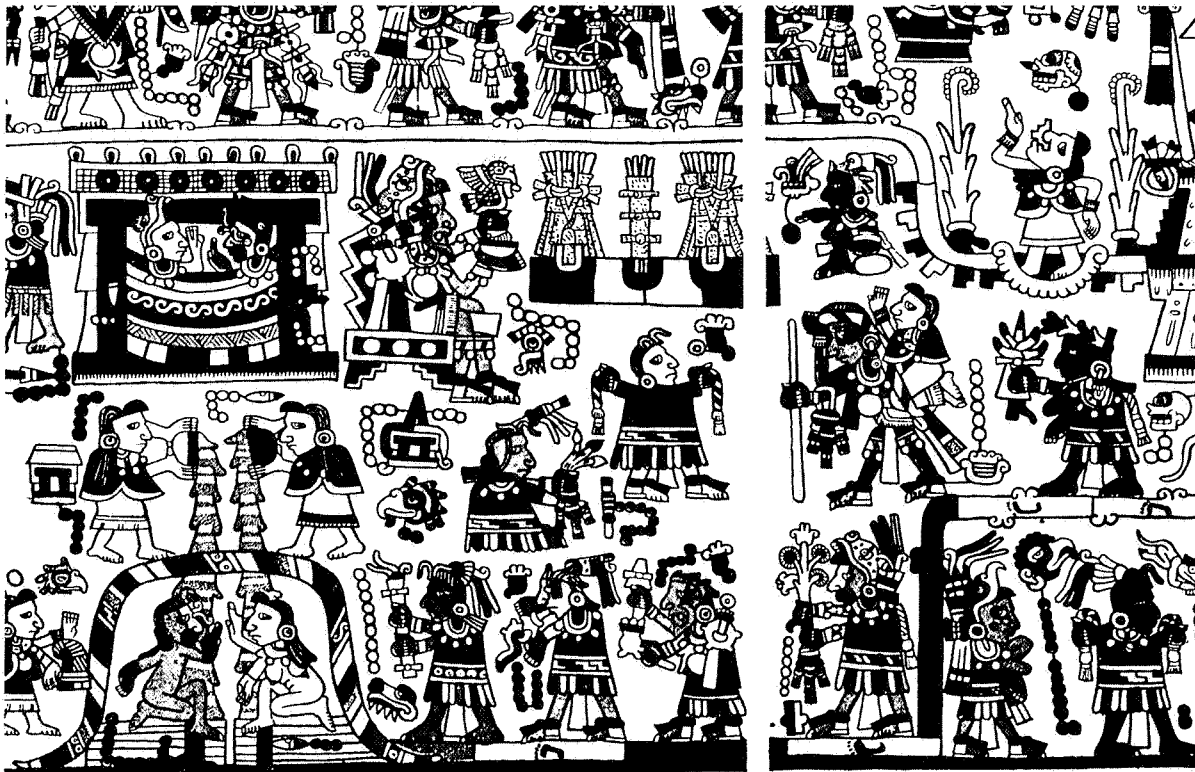


Fig. 3. Illustration du Codex Nuttall représentant, entre autres, un voyageur-marchand «porteur de personne» et le bain des nouveaux-mariés dans l'étuve.

mo-cuil)»¹¹ – peut-être une allusion à Axcotlan, un des quartiers des marchands à Tlatelolco, à côté de Pochtlan (Sahagún IX, 14)¹² – et «Quatre Pieds (*Na(ui)-(i)cxitl*)», *Nacxitl* étant une désignation de Quetzalcoatl (Seler 1904, 1105). Le synonyme évoquant une déesse de l'eau laisse entrevoir un côté féminin du dieu des marchands ce qui confirme l'indécision évoquée plus haut quant au sexe des divinités. Le synonyme *Nacxitl* est important dans le contexte de notre chant (phrase 7).

On trouve d'ailleurs deux autres équivalences: «Nez Pointu, Seigneur de ceux qui s'en vont, était la divinité des marchands (*in Yaca-pitzauac, In I-ia-ca-tecutli pochteca in-teouh catca*)» et «Qui jeûne en vue, lui, le Seigneur Turquoise, était de même la divinité des marchands (*yoa in Ix-co-çauhqui in Xiuh-tecutli çan no pochteca in-teouh catca*)». Il s'agit du dieu de feu. A la fête de *Teotl-eco*, les deux venaient les derniers, «parce qu'ils étaient déjà vieux (*ieica ca ie ueuet-quê*: Sahagún II, 31)». D'autre part, dans un passage de Sahagún (Seler 1899, 115) qui manque dans le texte final du Livre II, il est dit qu'à la fête *Toxcatl* «alors naissaient (= apparaissaient) le «Miroir qui fume» et le «Seigneur de ceux qui s'en vont (*iquac tlacati-a in Tezcatl-i-poca ioan*

I-iacatecutli: Seler 1904, 1105)». Nous n'en retenirons que la vieillesse de *Iacatecutli*, parce que *Tezcatlipoca* n'est pas nommé directement dans notre chant.

Nous sommes maintenant à même de proposer une lecture verticale des rubriques, plus abstraite, en suivant les mouvements ou transformations des événements (I), des personnages (II), du temps et du lieu (III) qui se produisent de phrase en phrase (1-21) et en utilisant les répons comme indication d'un certain changement. Nous partons de prémisses qui s'imposent par une unité du texte, c'est-à-dire nous posons qu'il n'y a respectivement qu'un seul personnage masculin et féminin dans l'ensemble des énoncés. Pour nous, *Cinteotl* y est féminin, née sous le signe astrologique «1 fleur» qui, dans le calendrier divinatoire des Aztèques, n'était ni de bon, ni de mauvaise augure (Sahagún IV, 7). Une femme dominée par ce signe, si elle s'efforçait de se tenir bien, parvenait à une grande maîtrise dans la fabrication de patrons de broderie (*uei-tlamach-chiuh-qui*); si elle tournait mal, «elle se fait courtisane (*a-aueni-ti*)». Or *Xochiquetzal*, c'est bien connu, est la déesse des tisserandes comme des courtisanes. Nous l'avons trouvée dans les deux «fonctions» à l'occasion de la fête *Atamalqualiztli*, scène et coulisse de notre chant. Rien d'inattendu donc dans la ligne qui peut être tracée, à travers tout le texte, de la vieille déesse féconde «Notre Mère-Divinité des Immondices», c'est-à-dire de la lascivité, à la jeune déesse des courtisanes qui

¹¹ Cf. Garibay 1958, 143.

¹² Seler (1904, 1106) lit: *a-(i)cxo-mo-cuil* = «Son pied est pris» = *Tezcatlipoca*.

est, en même temps la déesse de la nourriture re-vivifiée: Xochiquetzal est bien identique à *Cinteotl* («Epi de maïs»). Il y a une transformation, un rajeunissement de vieille femme en jeune femme qui cherche son amant, son fiancé, pour procréer. Le renouvellement est bien le thème de la fête de tous les huit ans (Atamalqualiztli).

D'autre part, la figure mâle qui se présente dès le second long répons (phrase 7) – sous le nom de Quetzalcoatl – est un pendant incontesté de Xolotl. Pour faire ressortir l'identité jusque dans les termes, nous avons choisi une traduction moins habituelle du grand démiurge, prototype des prêtres et des marchands: *coatl* n'est pas seulement le «serpent», le terme signifie tout comme *xolotl* «le pendant», le «double», «le jumeau», «le partenaire» (cf. Garibay 1958, 89, 138, 165 s.; Seler 1904, 1069; Molina 1571). Sans doute est-il vieux dès l'abord: vieux, lors de l'intermède du jeu de paume contre le jeune petit prince solaire qui s'ajunit comme tel (phrases 12-15). A l'exclusion de cet intermède, Quetzalcoatl apparaît terrestre, sur le marché, comme marchand-aventurier régnant à Cholula, sa ville renommée, ou encore comme marchand-prêtre porteur et coucheur; mais aussi, vu sa royauté, sa prêtrise et sa qualité de «Seigneur de ceux qui s'en vont», il apparaît vieux, là également. De plus, il semble vouloir se cacher: il a peur, il est un «fiancé honteux» (cf. Dietschy 1947, 36, 37 s.), rite confirmé comme institution, dans les cérémonies de mariage, par les quatre jours d'attente avant de «vraiment coucher ensemble». C'est un homme qui aimerait bien s'unir à la femme, mais qui n'ose pas – si ce n'est forcé par la coutume –, tout en sentant la jeune courtisane séduisante qui se cramponne à son dos. La femme Cinteotl céleste est devenue la Xochiquetzal terrestre, elle n'est enfin «rien qu'une femme». Et

puis le coucheur fait son tour de main.¹³ Nous entrevoyons le motif mythique nord-américain bien connu de la femme céleste rendant visite à un homme terrestre qui, dans notre chant, lors de sa première entrée en scène (phrase 7) comme à la fin (phrases 17-19, 21) se présente grammaticalement à la première personne¹⁴.

Ce mouvement du ciel vers la terre se manifeste jusque dans les changements de scène. La région céleste est l'habituel Tamoanchan, le «lieu d'où l'on descend», avec, dans notre texte, un écho de temps nocturne qui nous semble voulu, endroit communément caractérisé de plus comme lieu de fleurs. Qu'il s'y trouve en outre une allusion à un paysage riverain, riche en eau, donc paradisiaque pour les Mexicains s'accorde bien avec les spatules paludicoles qui sont des morts divinisés («notre divinité») qu'on doit apaiser parce que, arrivées le jour sur la terre, elles pourraient être tuées, une autre fois, à la sarbacane (cf. Krickeberg 1956, 37 s., 394, 423 s.). En même temps, elles annoncent l'aube. C'est donc en plein jour que se présente Quetzalcoatl sur le marché terrestre – scène qui est entourée des spatules chères à Quetzalcoatl de Tollan, comme aussi de la vivification des fleurs de la subsistance rouges et blanches au ciel, et ceci précisément par ces mêmes spatules qui «parlent» ou «sonnent» à la première personne comme Quetzalcoatl.

L'intermède du jeu de paume que nous avons déjà mentionné, et qui suit immédiatement le précédent, s'ouvre dans la région cachée, toute mystérieuse pour les terrestres, c'est-à-dire pendant la nuit. Mais – répétition de la scène des spatules – le soleil s'apprête à vaincre au jeu le «double» nocturne de celui qui s'est présenté en plein jour sur la terre. Le reste du drame se déroule sur terre, mais vu qu'il s'agit de noces, de noces sacrées, la nuit sera à nouveau tombée.

Aube au ciel

Les spatules roses divines sucent
à l'aube et accomplissent la floraison.
Le «Vieux Double» et le jeune «Prince Soleil»
jouent à la paume.

Ciel nocturne et aqueux

La vieille Déesse-Mère
jumelée avec
la jeune Déesse-Maïs
amante éprise qui
descend sur la terre

Terre diurne et humaine

Le vieux prêtre caché
jumelé avec
le jeune marchand caché
amant honteux qui
la porte sur son dos

Vers les noces sacrées

¹³ Cf. Garibay 1958, 172; Molina (1571): amontonar, ayuntar = ololoa. Selon le Diccionario Historico (1933) ayuntamiento (carnal) et amontonarse ont des connotations sexuelles.

¹⁴ Nous ne pouvons suivre Garibay (1958, 162) quand, à la fin de la phrase 7, il change la première personne des manuscrits en deuxième personne.

On pourrait approfondir cet essai d'interprétation en supposant un «code» astronomique (Garibay 1958) ou psychologique – il y a un processus d'individuation (Zavala 1977) – On devrait même faire entrer le texte dans un groupe de transformations structurales. Mais nous nous sommes bornés ici à une lecture qui, nous l'espérons, a montré que notre hymne n'est pas si obscur qu'on l'a

cru, même si les pensées des anciens Mexicains resteront en partie un mystère pour nous, car nous n'y entrevoyons que péniblement une vérité qui enfin se fasse jour¹⁵.

¹⁵ Nous remercions M^{me} et M. le professeur Kopp-Leisibach de Bâle d'avoir bien voulu revoir notre manuscrit.

Bibliographie

- ANDERSON, J. O. and DIBBLE, Charles E. *Florentine Codex, Book 2*. – Santa Fé, 1951.
- AUSTIN, Oliver L. *Die Vögel der Welt*. – München/Zürich, 1961.
- CHADWICK, Robert. *Native Pre-Aztec History of Central Mexico*. – In: Handbook of Middle American Indians/R. Wauchope ed. Austin. Vol. 11, pp. 474-504, 1971.
- Diccionario Histórico de la lengua español*. – Madrid: Academia Española, 1933.
- DIETSCHY, Hans. *L'homme honteux et la femme crampon – en marge des "Mythologiques" de Claude Lévi-Strauss*. – In: Bulletin de la Société suisse des Américanistes. Genève. N° 38, pp. 35-41, 1974.
- GARIBAY, Angel M. *Veinte himnos sacros de los Nahuas*. – México, 1958.
- GRASSÉ, Pierre P. *Traité de zoologie XV*. Paris, 1950.
- HARVEY, H. R. *Ethnohistory of Guerrero*. – In: Handbook of Middle American Indians/R. Wauchope ed. Austin. Vol. 11, pp. 608-618, 1971.
- KRICKEBERG, Walter. *Altmexikanische Kulturen*. – Berlin, 1956.
- KUMERLOEVE, H. *Ibisvögel*. – In: Grzimeks Tierleben/B. Grzimek ed. Zürich. VII, 229 S., 1968.
- LAMP, Frederick. *Relief of an Aztec Goddess*. – In: Bulletin of the Yale University Art Gallery. New Haven/Conn. Summer 1979, pp. 24-33, 1979.
- MOLINA, Fray Alonso de. *Vocabulario en lengua castellana y mexicana*. – Madrid. (Colección de incunables americanos IV, 1944), 1571.
- MOTOLINIA, Fray Toribio. *Memoriales*. – México (nouvelle édition), 1903.
- NICHOLSON, H. B. *Sahagún's Primeros Memoriales*. – In: Handbook of Middle American Indians/R. Wauchope ed. Austin. Vol. 13, pp. 207-218, 1973.
- NICOLAU D'OLWER, Luis. *Fray Bernardino de Sahagún (1499-1590)*. – México, 1952.
- NUTTALL, Zelia. *Codex Nuttall*. – Cambridge/Mass., 1902.
- SCHULTZE JENA, Leonhard. *Gliederung des alt-aztekischen Volkes ... aus dem aztekischen Urtext Bernardino de Sahagún*, Quellenwerke zur alten Geschichte Amerikas. Berlin. V, 1952.
- SELER, Eduard. *Altmexikanische Studien II*. – In: Veröffentlichungen aus dem Museum für Völkerkunde. Berlin. Bd VI, H. 2/4, 1899.
- *Die religiösen Gesänge der Mexikaner*. – In: Gesammelte Abhandlungen zur amerikanischen Sprach- und Altertumskunde. Berlin. II, 959-1107, 1904.
- *Einige Kapitel aus dem Geschichtswerk des Fray Bernardino de Sahagún*. – Stuttgart, 1927.
- SOUSTELLE, Jacques. *La vie quotidienne des Aztèques*. – Paris, 1955.
- ZAVALA, José F. *Die psychische Entwicklung in altmexikanischer Symbolik, dargestellt an einem altmexikanischen Gesang*. – Stuttgart, 1977.